

Le modèle d'une „vieillesse goethéenne” est-il encore possible dans le monde post-moderne?

Eugen Simion
Académie Roumaine de Bucarest, Roumanie
15 novembre 2020

Le thème de discussion que vous nous proposez, Monsieur le Président, tient plus du domaine de la philosophie que du domaine de l'économie et des finances. Et non pas d'une philosophie quelconque, mais de la philosophie de l'existence, car ici il ne s'agit pas des catégories kantienne ni, en général, des concepts opérés par la philosophie d'école. *La philosophie d'existence* ou *la philosophie de vie* rejette tout système (sur les pas de Nietzsche) et se concentre sur l'être intérieur de l'individu qui médite sur soi et sur son destin dans le monde. Voilà pourquoi un philosophe-moraliste comme Cioran (un existentialiste *enragé*) renie, dès sa jeunesse, les philosophes de profession et se considère, dans le Quartier Latin où il s'est réfugié, un *philosophe particulier*. Un philosophe qui réfléchit aux malheurs de la vie. C'est-à-dire un spécialiste en apocalypses, un médecin en misères, un apologiste de la négativité...

J'ai fait cette introduction pour dire que le thème proposé cette année par l'Académie Royale des Sciences Economiques et Financières d'Espagne est, de mon point de vue, très opportune. Personnellement, je suis content de pouvoir parler de quelque chose qui n'est pas à l'extérieur de moi, mais dans moi-même. Bien évidemment, je dirai quelque chose lié à ma profession (*homme de lettres*) et à mon âge (*hélas*). Je parlerai de la manière dont un homme de lettres (c'est-à-dire un homme pour lequel la littérature est un mode d'existence et sa biographie, telle qu'elle est, n'est, essentiellement, que la biographie de ses livres), un écrivain pense l'idée de „sénescence” (vieillesse) et à ce qu'elle laisse derrière.

Je commence par dire que l'*expérience* (la connaissance) d'un humaniste est différente de la *connaissance* (l'expérience) d'un scientifique du domaine des sciences exactes. Le second (le scientifique) fait ce que fait un philosophe, contemporain avec nous jusqu'à récemment (Constantin Noica – un sophiste de grande classe intellectuelle), nommait *la science pour devenir*. C'est-à-dire que sa science reprend, développe les conquêtes de la science antérieure et se prépare pour que sa science entre dans la science qui vient après lui. Bachelard parle exactement de cette succession par englobation, assimilation et développement. C'est la manière dont progressent les sciences exactes. C'est la manière dont la *connaissance-expérience* d'un scientifique passe (ou, mieux encore, peut passer) vers ceux qui viennent après et peut déterminer leur expérience. Autrement dit: il laisse un héritage que

ses descendants assument, utilisent ou gaspillent. C'est le „devenir pour devenir” – pour reprendre les mots du philosophe mentionné. La connaissance (l'expérience) qui assure le développement de la science. La science qui ne prend pas les choses de zéro, mais les prend du point où elles avaient été laissées par la science antérieure. C'est de cette manière que le progrès est possible...

Mais qu'est-ce qui se passe avec l'expérience (*la connaissance*) d'un homme d'art et qu'est-ce qui se passe, en général, avec l'expérience d'une génération de la sphère des arts ? Est-ce qu'il travaille, lui aussi, pour que *le devenir devienne devenir* ? C'est-à-dire, est-ce qu'il travaille pour assurer la perpétuité du génie ? Pour que la littérature, par exemple, continue à se synchroniser avec le mouvement d'idées du temps et avec la sensibilité esthétique des générations en mouvement ? Dans une certaine mesure, oui, elle assure cette continuité (je répète, ce *devenir pour devenir* dans le champ littéraire, mais, comme oeuvre d'art, elle reste l'expression du *devenir de l'être*, donc une individualité impossible à confondre, pas touché par le temps). Questionné, à un moment donné, si un chef d'oeuvre est, automatiquement, supérieur à un oeuvre classique, Goethe a donné une réponse à retenir : le chef d'oeuvre moderne reste sur une spirale des valeurs, ni au-dessus, ni au-dessous d'un chef d'oeuvre classique, mais sur la même spirale, dans un autre cercle du temps... Quelle formule admirable. Et droite. L'oeuvre artistique – dans ce qu'elle a d'essentiel et d'irrépétable – ne perd pas son identité dans le flux de la culture, mais trouve sa place sur cette spirale des valeurs. Bien évidemment, les oeuvres peuvent s'influencer les unes les autres, bien évidemment, la technique (le langage, la composition, les *formes*, en général, d'un genre) évolue, mais pas leur valeur essentielle, individualisante, leur fonds irrépétable.

Mesdames et Messieurs,

J'ai fait cette incursion – je reconnais, trop longue, mais, je crois, nécessaire – pour faciliter ma réponse à la question que l'on nous pose aujourd'hui, dans ce colloque européen prestigieux, organisé par notre ami et confrère Gil Aluja. Ainsi : qu'est-ce que je connais, quelle expérience j'ai accumulé dans mon domaine de création (la critique et la théorie littéraire) jusqu'à présent, quand, avec la grâce de Dieu, je suis arrivée non pas à l'âge des patriarches, mais non pas loin, et qu'est-ce que je peux transmettre à ceux qui me suivent ? J'ai quelques hésitations à me prononcer dans ce domaine, car je ne crois plus que les générations d'aujourd'hui veulent nous écouter, nous, leurs parents ou leurs grands-parents. En général, même quand les jeunes écoutent les *vieux de la cité*, ils ne les suivent pas. Ou ils les suivent, mais rarement. Ils ont leurs propres idées sur la vie, leurs propres idéaux

(modèles) dans leurs professions. Et leurs modèles ne ressemblent pas du tout aux nôtres. Ni même quand on attire leur attention aux fautes que nous avons faites, ils ne se pressent pas à les éviter. Comme dit un grand poète de ma génération (Nichita Stănescu), fâché contre les leçons de morale données par les parents des enfants désobéissants : „Laissez les jeunes vivre leurs erreurs, pour qu’ils aient quoi regretter quand ils seront vieux. Arrêtez de les accabler avec des conseils sur vos erreurs... Ils auront du temps pour penser à leurs propres erreurs...” Notre époque (postmoderne) a produit – il faut le reconnaître – une faille énorme entre les générations. On parle souvent des *vieux* qui sont devenus un fardeau pour les jeunes d’aujourd’hui. Dans certaines publications on demande de façon directe que *les vieux* se retirent de la vie intellectuelle, qu’ils laissent les places libres pour qu’ils soient occupés par des jeunes éminents... Mais dans la morale non plus, les jeunes d’aujourd’hui ne croient plus aux valeurs défendues par les générations d’avant. Par exemple, ils ne croient plus dans la *famille*, la *nation*, l’*éducation humaniste*, l’*histoire* (élément de l’identité), la *littérature comme littérature*, mais seulement dans la *littérature comme vie* (sans tradition nationale et sans critères esthétiques). Enfin, les jeunes qui travaillent avec l’internet considèrent que le *temps de la culture de l’écriture* est dépassé et que c’est le *temps de la culture de l’image et de l’internet*. Pour parler de la littérature, l’époque de la *littérature sur papier* est en agonie et elle va bientôt disparaître, pour être complètement remplacée par la littérature virtuelle...

Quoi répondre ? Quels conseils donner aux jeunes qui croient que leur monde est différent et que, dans l’avenir, il sera tout autre que notre monde ? Je ne veux pas leur donner des conseils inutiles. Je ne peux que leur laisser mes écrits, s’ils y sont intéressés. C’est *mon expérience* et *mon degré de connaissance*. Une expérience que j’ai vécue individuellement et que j’ai essayé d’exprimer par mes livres... C’est-à-dire le *devenir pour mon être* assoiffé des valeurs de l’humanisme européen. Seront ces valeurs remplacées, à l’avenir, par l’intelligence artificielle et, en général, par les technologies de pointe dans le domaine de la connaissance et, fatalement, dans les formes de la culture ?

Mesdames et Messieurs,

Vous vous demandez, peut-être, si le titre de mon intervention correspond à ce que j’ai déjà dit. Je vais m’expliquer. Dans une lettre envoyée il y a 4 ou 5 décennies des Etats-Unis, où il vivait en exil, Mircea Eliade, l’Historien des religions et le Philosophe de la Culture, écrivait qu’il voulait avoir „une vieille goethéenne”. En lisant ces mots, je me suis demandée pourquoi ce désir et pourquoi Goethe et non pas un autre grand sage du monde. Peut-être que moi aussi, arrivé à l’âge de la séniorité (*senectud*, *sénescence*), je comprends

mieux ce que pensait Cicero dans *De senectutae* et à quoi revient, en pensant à Goethe, l'historien des religions et le mythologue. J'ai l'impression qu'il pensait à une vieillesse calme et belle comme un long coucher de soleil. Il pensait, je ne doute pas, à la vitalité artistique de l'auteur qui a écrit *Faust* et à sa vivacité sentimentale. Une sortie de la vie majestueuse, impériale, accompagné par son oeuvre. C'est-à-dire un héritier dévoué, exponentiel, qui a changé le monde et, peut continuer à changer ses idées, bien que son auteur soit disparu depuis deux siècles comme être biologique. Un cas heureux. Le génie de Goethe n'est pas resté un simple élément dans le processus du *devenir pour devenir*, il a provoqué le *devenir pour être* bien fixé dans la spirale des valeurs spirituelles de l'Europe. Eliade avait raison – lui, qui connaissait toutes les religions du monde – de vouloir une *sénescence* (vieillesse) goethéenne pour pouvoir écrire – il rajoute – un *Faust* dans sa propre langue (le roumain). Pour cela, il faut encore quelque chose : le génie de Goethe et sa vieillesse sage et seigneuriale.

Pour résumer : quels conseils laisser à ceux qui viennent après moi, quelle expérience transmettre aux jeunes ? Je ne peux leur donner d'autres conseils que ceux que mes lecteurs possibles trouvent dans mes écrits. C'est-à-dire : respecter *les valeurs de l'humanisme européen*, quelle que soit leur profession et leur biographie. Ces valeurs les aideront à faire de bons choix dans leur existence et leur expérience. Jeunes ou moins jeunes, nous en avons besoin pour ne pas perdre notre équilibre et notre humanité. La postmodernité que nous vivons nous promet – par les technologies de pointe – que l'homme sera, demain, élibérée d'un nombre d'obligations pesantes, que la technologie *travaillera* à notre place, qu'elle facilitera notre vie. Que Dieu aide que les choses se fassent ainsi. Mais, quoi que fasse pour l'homme l'intelligence artificielle, il y a une chose qu'elle ne pourra jamais faire : nous embellir, enrichir notre être, faire de l'homme une entité qui comprenne mieux sa condition et qui reçoive en paix les fatalités qui l'attendent. Inclusivement la *vieillesse* et, avec elle, l'idée de la mort. La vieillesse qui, comme dit le nihiliste Cioran, est une *honte*. La vieillesse peut être, et Goethe le prouve – l'un des grands créateurs de l'humanisme européen dans la phase de début de la modernité – une longue et belle contemplation du monde, un long coucher de soleil, une saison de sagesse et de création spirituelle.

Voilà, donc, une possibilité de l'esprit, un luxe de l'esprit dans un monde qui se prépare à devenir *un monde numérique*... Mais je dirais aux jeunes créateurs – n'importe leur domaine d'action – de continuer à rêver à une „vieillesse goethéenne”, même si, pour eux, la vieillesse est un pays lointain, très lointain.